

# Humanisme du document et réseaux médico-littéraires, la marque d'Henri Mondor

Cécile LEBLANC

Dans un tapuscrit conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, en date probable de 1952, et destiné à préparer une interview, Henri Mondor se confie une nouvelle fois, à l'apogée de sa carrière, sur la conception qu'il se faisait du médecin lettré et cherche à diffuser cette posture, destinée à la presse et à la consolidation de ses réseaux médico-littéraires : « Même aujourd'hui, la médecine, la chirurgie me prennent quatre à cinq heures par jour, la lecture trois heures, l'écriture deux heures. » Henri Mondor n'a eu de cesse en effet d'élaborer l'image d'un médecin-littérateur, attaché à son métier mais accordant aussi une large place de son activité professionnelle à une pratique critique basée sur la connaissance des textes. Il résumait du même mouvement son combat pour le rapprochement entre ce que Charles Snow appellera bientôt les deux cultures, progressivement séparées au cours du XX<sup>ème</sup> siècle, mais que Mondor estime complémentaires et indispensables à sa conception de l'humanisme tel qu'on doit l'envisager au XX<sup>ème</sup> siècle. C'est donc à la construction de ce nouvel humanisme que Mondor, fort habile à utiliser la presse et les médias, travaille, et il en fait le principal objectif de la mise en relation des communautés de dialogue qu'il va solliciter. Pour ce faire, l'acquisition d'un ethos de critique littéraire ajouté à son aura de brillant chirurgien lui sera d'un grand secours. Mondor est ainsi conduit à élaborer une figure, celle de « l'homme de qualité », dont nous nous attacherons à montrer comment il l'a illustrée et surtout véhiculée tout en circonscrivant un territoire de collaboration entre littérature et médecine dont les maîtres mots sont document et observation. Henri Mondor tente alors de fédérer des réseaux autour d'une nouvelle conception de l'humanisme, celle du document à conserver et à analyser.

## I. Sous le charme d'un verbe étincelant

Dans un second tapuscrit conservé également à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Henri Mondor est revenu à la fois sur la double formation souhaitable pour former de véritables humanistes, et sur l'objectif de recherche qui doit constituer leur activité de critique :

Je suis sûr, au lieu de contentement béat, d'avoir gardé, dans un coin de l'esprit, le regret de n'avoir pas été de l'Ecole Normale Supérieure. [...]. Un jeune homme qui

aurait été à Normale et qui ferait ensuite quatre ans d'Internat des Hôpitaux de l'Assistance Publique de Paris, pourrait espérer avoir poussé assez loin une forte préparation du cerveau et une efficace éducation de la pitié.

Il trace alors les grandes lignes de l'éducation humaniste classique qu'il adapte aux structures pédagogiques modernes. Il en précise également les objectifs qui coordonnent le travail critique à celui de l'observation du malade, l'étude du comportement à celle du corps comme objet d'analyse, d'enseignement et de transmission :

Il m'a semblé que les études scientifiques et mieux encore le goût de la clinique précise pouvaient être une bonne préparation aux analyses psychologiques. Dans ma curiosité de l'homme, je garde une préférence pour la connaissance de son esprit. C'est par lui que l'homme se distingue surtout. Son cœur force moins souvent l'admiration.

Pour lui, l'humanisme qu'il ne cessera de défendre naît au cœur de cette double formation, de cette double aptitude intellectuelle et compassionnelle. Ces préceptes sont destinés à être transmis par la presse qui est, pour Mondor, un acteur majeur de la diffusion de son image de grand patron lettré et une tribune efficace pour ses idées. Il va utiliser la presse médicale pour en faire un lieu qui s'ouvre à la critique littéraire et à la littérature et où le médecin devient un humaniste, c'est à dire un homme entre deux mondes et qui travaille à rétablir leurs connexions par son talent d'orateur. Il va utiliser la presse généraliste pour vulgariser l'image du médecin lettré. Constituer des réseaux médico-littéraires, c'est avant tout discourir sur l'importance du lien entre les disciplines et leur trouver un terrain d'entente. Pour ce faire, chaque étape de son brillant *cursus honorum* sera l'occasion de discours prononcés en public et publiés ensuite dans la presse.

Interne en 1908, médaille d'or de chirurgie en 1912, il devient, en 1920, chirurgien des hôpitaux. Agrégé en 1923, il est membre de l'Académie de chirurgie dès 1926, obtient en 1938 le titre de professeur de faculté et, en 1941, il est nommé titulaire de la chaire de clinique chirurgicale à l'Hôtel-Dieu. Membre de l'Académie nationale de médecine (1945), l'Académie Française (en 1946) au fauteuil de Paul Valéry et enfin, l'Académie des sciences (1961), il organise à ces titres nombre de réceptions de prix, de conférences comme autant de chambres d'échos de son *credo* humaniste. Lorsqu'il meurt à Neuilly le 6 avril 1962, la presse unanime, au premier rang de laquelle un journal qui n'était pourtant pas de son bord politique, *L'Humanité* (8 avril 1962), salue le « grand patron » féru de littérature. Cet hommage de *L'Humanité* montre combien il avait réussi à réenchanter la figure de l'humaniste à la croisée des disciplines mais surtout à promouvoir un lieu d'étude commun, celui du document à observer.

Les étapes de cette carrière ont nécessité nombre de discours académiques, toute une rhétorique épideictique qui le conduit à faire le portrait, et souvent le panégyrique, des personnalités qu'il remplace aux postes divers qu'il est amené à occuper. Mondor, comme le montrent ses nombreux ouvrages biographiques, a un attachement tout particulier pour la pédagogie de l'*exemplum*. Il s'inspire à la fois de Plutarque et des modes de panthéonisation en vogue à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle (Wanlin, 96-97). Ses discours, destinés à un public d'étudiants et de collègues, remplissent l'objectif de formation et d'éducation que Mondor trouvera toujours essentiel, mais touche progressivement un public plus large, intellectuel et mondain au fur et à mesure que les postes deviennent plus prestigieux. Ainsi le discours « prononcé, le mardi 6 octobre 1931, à l'hôpital Saint-Louis, à Paris, pendant la cérémonie d'inauguration du monument élevé à la mémoire du professeur Paul Lecène » développe-t-il longuement le modèle humaniste à l'exacte croisée des disciplines d'un de ses maîtres, le professeur de chirurgie à l'hôpital Saint-Louis, Paul Lecène (1878-1929) :

Cet homme qui, chaque soir, après l'action, loin des caquetages du monde, dans le silence et la solitude hermétiques de ses veilles, attentif, sans dispersion, aux principes goethéens de l'enrichissement, rejoignait, avec tant de hâte et tant d'amour, pour de très longues heures, le pur travail de l'esprit, reprenant ses livres préférés, et s'enivrant, avec un recueillement, une délectation de bénédictin, tout à la fois des plus grandes pensées, des thèmes éternels et de leur sublime expression, nous revenait, chaque matin, [...] le plus vivant, le plus agissant ouvrier de chirurgie [...] Pour lui, l'amour des belles-lettres n'était pas qu'une élégante parure d'amateur, ou seulement un enchantement d'artiste, elle était une de ses plus fidèles occupations, un exercice ininterrompu. Ce serait le diminuer que d'en parler peu et le trahir de n'en parler point. Il connaissait tout des classiques de partout, de leurs plus lointains commentateurs, préférant les auteurs anciens, [...] Il ne donnait guère moins de soins à relire profondément Homère, Lucrèce, Montaigne, qu'à avancer dans ses chères recherches histologiques ou qu'à tout savoir de la biologie, de la pathologie et des procédés opératoires. (Mondor, *Paul Lecène*, 13-21)

Paul Lecène est saisi dans son travail de recherche appliquée aussi bien au document littéraire que scientifique avec un même objectif de connaissance appliquée. Mondor y reviendra encore en 1939, lors de sa leçon inaugurale au poste de professeur de faculté. Le compte rendu qui en est fait dans la presse (Albert Mouchet, « Les nouveaux professeurs », *Paris-médical : la semaine du clinicien*, 1939 n°112) montre combien la parole d'Henri Mondor, qualifiée par le journaliste de « régal littéraire », dépasse désormais les cercles strictement universitaires :

Longtemps à l'avance, le grand amphithéâtre était bondé ; beaucoup de dames, des littérateurs, des académiciens, Paul Valéry arrivé un des premiers... [...] On parlera longtemps de cette leçon inaugurale éblouissante où, pendant plus d'une heure, Mondor tint son auditoire haletant sous le charme d'un verbe étincelant.

C'est devant cet auditoire collégial et mondain qu'il peut à nouveau célébrer la figure du « grand homme », Paul Lecène, intellectuel et « ouvrier » de ses mains. Chaque fois qu'il fait l'éloge d'un maître, il souligne sa double aptitude, revenant inlassablement sur l'ethos scientifique du poète ou sur les qualités stylistiques et esthétiques du médecin écrivain. Lorsqu'il prend la parole, « le lundi 17 octobre 1938 à la séance inaugurale du congrès de chirurgie présidée par Monsieur Paul Valéry », il fait du terme polyvalent de savant la clé de voûte de la construction de réseaux médico-littéraires :

Vous avez célébré, sans relâche, des qualités fort en honneur parmi nous : celles d'un art très médité, purifié, ivre d'exactitude. Au poète [Mallarmé] de votre prédilection qui avait, pour la fausse clarté du langage commun pour les enjolivements, les criailleries et l'adipose des phrases, le même aristocratique éloignement que vous-même, n'avez-vous pas discerné, avec déférence, le titre de grand savant ? (Mondor, *Hommes de qualité*, 136).

À cette figure plurielle du savant, le médecin et le poète gagnent une image renouvelée et polyvalente que Mondor ne cessera de divulguer pour conférer au discours littéraire ou poétique une légitimité scientifique et une efficacité clinique. Ainsi, c'est un écrivain contemporain, Marcel Proust, que Mondor choisit d'évoquer dans le cadre très officiel de la séance solennelle de commémoration, en Sorbonne, du Cent-cinquantenaire de l'internat des hôpitaux de Paris dont il est le président, le vendredi 3 octobre 1952.

De l'un des plus grands écrivains de notre siècle, fils et frère d'anciens internes, l'on connaît, depuis quelques semaines, les pages, non relues par lui, que son exceptionnelle pénétration a voulu nous consacrer [...] son génie ne pouvait pas ne pas bien regarder, en son rôle essentiel, l'interne de garde, brusquement épuré de sa grasse gaieté par la vue de la souffrance, et se montrant, avec le malade, prévenant, doux, bienfaisant. Sur le visage du médecin, chez qui la pensée doit vite relayer le sentiment et le scrupule d'art n'être jamais trop troublé par l'émotion, Marcel Proust a très bien su lire ce qu'est une bonté précise, efficace, pudique, et la préférer à tant d'inertes et aveugles bienveillances, qui visent d'autant mieux à orner leurs regards et leurs propos, d'emphatiques démonstrations, qu'elles peuvent moins. (Mondor, *Cent-cinquantenaire de l'Internat*, 8)

Mondor non seulement soucieux d'œuvrer pour la reconnaissance d'un espace commun aux écrivains et aux médecins, cultive également son image de critique littéraire averti puisqu'il fait porter la lumière sur le dernier texte paru de Proust, *Jean Santeuil*, publié en 1952 par Bernard de Fallois. Si parfois Proust a pu se montrer assez ironique envers les médecins et tracer d'eux un portrait ambigu (Proust, *Jean Santeuil*, 752), il a en effet mis en scène, dans le passage visé par

Mondor, une visite de son héros très impressionné par la compassion des internes auprès des malades et qui contraste avec le cynisme de la salle de garde :

Touché d'admiration pour une bienveillance qui n'était pas inerte et aveugle comme nos vagues et inutiles bienveillances, mais qui se traduisait immédiatement avec précision, avec audace, avec douceur, en souffrance épargnée, en crises interrompues, Jean regardait ces mains, ces mains subtiles et savantes, comme une intelligence, ces mains adroites et bonnes et les aurait baisées comme des objets sacrés. (Proust, 698).

L'évocation de la main de l'interne correspondait en effet à toutes les tentatives de placer le geste, intellectuel ou chirurgical, au cœur des échanges et à valoriser les documents qui en témoignaient.

## II. La presse comme chambre d'échos

L'important, pour Mondor, est de diffuser et il renforce considérablement l'efficacité de ces discours par la publication, en les faisant circuler dans la presse, médicale ou généraliste qui les relaient et en élargissant leur audience par leur publication dans des brochures imprimées ou dans des ouvrages destinés au grand public. Il peut y avoir jusqu'à trois versions différentes et donc trois chances de former des réseaux par discours prononcé. Ainsi l'hommage précité à Paul Lecène fait l'objet d'une petite publication chez Masson et Cie en 1931, celui de 1939 est repris dans *Paris médical : la semaine du clinicien*, et celui à Valéry est immédiatement rapporté dans *Le Figaro* par un article non signé, le 22 octobre 1938 et intitulé : « Le Chirurgien salue le poète ». Le journaliste y déclare, reprenant très exactement le combat de Mondor :

L'ouverture du Congrès de chirurgie prend une tradition littéraire de qualité. On sait que cette année le discours a été prononcé par M. Paul Valéry. Et le royal morceau fut précédé d'une allocution du professeur Henri Mondor, page dense et riche à mille horizons de savant lettré.

En outre, le discours du Cent-cinquantième de l'Internat est publié une première fois dans *La Presse médicale*, le 4 octobre 1952, puis une seconde sous la forme de brochure pour un plus large public, chez Masson et Cie en 1952.

Mondor a également beaucoup retravaillé et diffusé un discours en date du 20 janvier 1939, prononcé à l'occasion de l'inauguration de la chaire de pathologie médicale de la Faculté de médecine de Paris et intitulé « Les hommes de qualité ». Ce texte était destiné à associer poètes et médecins, « littérateurs et chirurgiens » comme le chirurgien l'indique dans la préface qu'il écrit pour le volume (Mondor, *Hommes de qualité*, 9) publié chez Gallimard la même année : le titre, *Hommes de qualité*, en est plus ambitieux, et la suppression de l'article défini semble suggérer que la liste est à compléter, ce qui ouvre des perspectives aux chercheurs de cette

« affinité du geste et du langage » (Mondor, *Hommes de qualité*, 11) et contribue à la justification de réseaux médico-littéraires. Mondor revendiquera toujours sa vocation de passeur tout en définissant précisément sa démarche :

Ceux qui se penchent sur les mobiles des humains, pour en persuader ceux-ci ou les en distraire, et à leur oreille pour les enchanter, sont ici près de ceux qui, de leurs mains, osent blesser le corps pour l'entr'ouvrir et pouvoir mieux le réparer. (Mondor, *Hommes de qualité*, 11).

Mondor s'attache en 1939 à explorer des terrains communs sur lesquels les réseaux pourront s'élaborer. Il liste les points de rencontre et les affinités entre le geste chirurgical et le style d'un écrivain sont, à ce titre, importantes car il faut souligner « les oppositions aussi entre le souligné et l'effleuré, le heurté et le coulant, l'ampoulé, le précieux et le sobre, l'ondoyant et le strict ne se montrent, dans les manipulations de viscères, ni plus rares ni moins frappantes qu'ailleurs, dans les ouvrages de l'esprit en particulier » (Mondor, *Hommes de qualité*, 13). En outre, « l'angoisse préliminaire et l'insatisfaction ou la crainte après accomplissement » (Mondor, *Hommes de qualité*, 14) sont également partagées. Mais les écrivains qui l'intéressent sont bien ceux qui se sont attachés à décrire le domaine médical :

Quant aux écrivains qui paraîtront, ce sont ceux qui, ayant eu à parler, en des discours fameux, de l'art chirurgical, ont choisi les idées, les mots, les fleurs les plus propres à faire du rapprochement qui suit une réunion dans défiance et sans heurt. (Mondor, *Hommes de qualité*, 22).

C'est aussi ce qu'il repèrera chez Proust quelques années plus tard. Toujours dans *Hommes de qualités*, le chapitre consacré à Georges Duhamel, qui est impliqué dans les deux domaines, est l'occasion de revendiquer et de légitimer la place de l'écrivain-médecin dans le domaine littéraire mais aussi d'affirmer l'équivalence des recherches intellectuelles. Symboliquement, avec Duhamel, c'est le mode du dialogue qui est privilégié :

Ce que vous avez appris de science, ce que vous avez vu de la culture, de l'ardeur créatrice de bien des savants, vous a préservé de penser que la vie intellectuelle d'une époque n'a d'expression que littéraire ; les nobles ambitions de l'orgueil cérébral n'ont pas qu'un domaine ; la grandeur de Lavoisier, de Claude Bernard, de Pasteur n'est inférieure à aucune autre. Vous savez mieux que personne qu'il est d'autres analystes que les romanciers, d'autres penseurs que les philosophes, d'autre poésie que celle des vers, d'autres informations sur les conflits humains que les dramaturges, d'autres écrivains élégants que les littérateurs [...] (Mondor, *Hommes de qualité*, 108-109)

Les réponses que les deux médecins s'adressent au cours de leur carrière sont toujours un discours de la méthode et un hommage à leur double activité. Ainsi le

discours de Duhamel lors de l'entrée de Mondor à l'Académie française, le 30 octobre 1947 fait-il allusion aux travaux biographiques de Mondor : « Désireux d'aborder certains problèmes de la création poétique, vous avez sagement pensé qu'il convenait d'abord de montrer le poète en action. » Comme il le fait avec Duhamel, quand il rédige des compte rendus de livres, Mondor ne manque pas de relayer l'idéal humaniste du médecin cultivé et lettré attaché aux refus des préjugés : dans *La Presse médicale* du 19 décembre 1936, il rend compte d'un ouvrage de Pierre Lester et Jacques Millot intitulé *Les Races humaines*, publié chez Armand Colin en cette année 1936 :

Les médecins qui sont, à l'heure actuelle, les meilleurs « clients » des belles-lettres et qui se réfugient, pour leurs cours et leurs loisirs, dans les inaliénables ravissements de la culture, trouveront, dans ce petit livre, une lecture très attachante et les redressements décisifs de bien des erreurs.

Cet article n'a plus pour seul but un discours esthétique mais montre, dans un contexte politique particulier, l'importance de la double posture du médecin, éthique et scientifique, qui lui permet de devenir une figure de référence. En effet, si c'est l'occasion pour Mondor de mettre en valeur la figure de Jacques Millot grand amateur de l'œuvre de Racine, passionné de littérature et de l'histoire des idées (Coppens, 121), il s'agit surtout de donner une audience à la démonstration de ces deux savants dont l'un est sous-directeur au laboratoire d'anthropologie du Museum d'histoire naturelle et l'autre professeur à la faculté des sciences de Paris. Leur ouvrage vise en effet à anéantir la thèse des « races » laquelle touchait, depuis Gobineau, également à la littérature. Millot avait d'ailleurs participé très largement au volume VII (*Peuples ou races ?*) de *l'Encyclopédie française* de Larousse en 1935, section supervisée par Lucien Febvre. Les deux auteurs démontrent l'inanité du mythe de la « race pure » et constatent la réalité du métissage, de la fusion. Mondor constitue son public de médecins cultivés en vigie de l'humanisme.

C'est aussi l'idée de la culture contre la barbarie qu'il place à l'origine de son intérêt pour Mallarmé. Il devait cette passion à Georges Duhamel, comme il le rappelle dans un discours publié dans le supplément littéraire du *Figaro* le 27 juin 1936, et prononcé à l'occasion de la remise à Georges Duhamel de son épée d'académicien dans les salons du *Figaro* devant les souscripteurs : « En 1904, pendant nos premières études de médecine, vous me glissiez, pour être lus sans retard, les merveilleux poèmes de Rimbaud et de Mallarmé. » Mondor n'a de cesse de marteler dans la presse ce que l'humanisme doit à la littérature et combien le savant doit y puiser une éthique. Pour ce faire, il faut observer et conserver. C'est exactement ainsi qu'il va conduire ses études mallarméennes. Commencées en 1915, en pleine Première Guerre mondiale où il est mobilisé, elles prendront toute leur ampleur à partir de 1940 dans un autre contexte de barbarie mais sont toujours

présentées comme axées autour des documents (lettres, manuscrits autographes, premières éditions) qu'il collectionne. *Le Figaro* du 16 juin 1942 le décrit d'ailleurs comme un « historien chasseur » à l'occasion de son élection à l'Académie française, et l'article applaudit « l'élection d'un chirurgien grand lettré [...] le voilà même historien littéraire ». Mais alors que Mondor insiste dans l'entretien sur son rapport à Mallarmé en 1915 comme une façon de retrouver l'humanisme dans une période qui semble l'avoir oublié, le journaliste préfère mettre en valeur la valeur distractive de la poésie, ce qui montre combien le combat de Mondor pour l'importance du document comme sanctuaire de l'humanisme n'était pas toujours facile à transmettre tant l'activité littéraire du médecin pouvait être perçue comme du dilettantisme : « Tout entretien littéraire le trouve dispos, heureux, disert. Comme l'on comprend que celui qui, tous les jours et tout le jour est penché sur des cancers, des malformations, des traumatismes regarde, le soir venu, avec un cœur heureux, la Poésie ! ».

Pourtant c'est bien en acquérant un ethos de spécialiste de Mallarmé et, partant, de critique littéraire, qu'il a conquis une visibilité et donne un caractère concret au chercheur polyvalent ainsi qu'une véritable crédibilité auprès des spécialistes des deux bords. À partir de la fin des années trente, la presse rendra en effet systématiquement compte, à quelques exceptions près, de la double activité de Mondor. On trouve ainsi, à l'occasion du congrès de chirurgie présidé par Paul Valéry un article intitulé « Henri Mondor, chirurgien mallarméen » de Marius Richard dans *Toute l'édition* (1<sup>er</sup> août 1939), texte repris en partie dans *Le Progrès médical* n<sup>os</sup> 33-34 des 19 et 26 août 1939 : le journaliste y évoque la collection de manuscrits de Mallarmé et Ghil réunie par Mondor et conclut à propos de la présence de Paul Valéry : « Et c'est une curiosité réconfortante de notre temps que ce maître chirurgien, dessinateur, mallarméen qui reçoit en poète un poète venu présider un Congrès de chirurgie. »

Henri Vignes, chroniquant la « *Vie de Mallarmé* par Henri Mondor », écrit dans *Le Progrès médical*, n<sup>os</sup> 17-18 du 26 avril 1941 :

Le Professeur Mondor, éloquent, sensible et lettré, s'est appliqué à collectionner les lettres échangées par Mallarmé avec ses amis. Il en a tiré les éléments d'une véritable observation clinique sur la genèse des beaux vers qu'a écrits l'enchanteur en dépit des incompréhensions et de la vie trop quotidienne.

La presse médicale crée un espace de dialogue où les travaux parallèles de Mondor sont non seulement étudiés et légitimés mais perçus comme une nouvelle méthode inspirée par la pratique médicale. C'est aussi le cas de Pierre Astruc qui signe, dans *Le Progrès médical* n<sup>o</sup> 13-14 des 10-24 juillet 1945, un article intitulé « À propos du *Dupuytren* d'Henri Mondor » où l'équivalence des analyses est clairement signifiée :



M. Mondor est l'auteur de magnifiques livres pédagogiques parmi lesquels *Diagnostics urgents*, *les Arthrites gonococciques*, *les Avortement criminels*, et, par ses études littéraires, notamment par sa biographie de Stéphane Mallarmé, il se trouve placé au premier rang des maîtres en littérature. Dans quelle série se place son *Dupuytren* ? Il se rapproche des œuvres du professeur Mondor par ce qu'il contient de l'histoire de la chirurgie, et peut ainsi leur servir d'introduction, ce qui l'écarte des vies romancées. Il se rapproche de ces dernières grâce au soin que l'auteur prend de mêler l'action et la vie, d'exposer des vies parallèles, des états d'âmes, de rester primesautier de rechercher l'anecdote piquante, et il s'écarte alors des œuvres du technicien. Il participe aux deux genres cultivés par l'éminent maître, tout en se classant à part. Sans doute est-il le messager d'une série nouvelle, biographique et scientifique à la fois et qui, longuement poursuivie, sera toujours un régal pour les lettrés et les amateurs d'Histoire.

Philippe Pagniez dans *La Presse médicale* du 8 septembre 1945 fait le même parallèle en écrivant qu'« aujourd'hui il [Mondor] publie un *Dupuytren* en un volume qui va rejoindre dans la collection « Leurs Figures » l'ouvrage maintenant si connu qu'il a écrit sur Mallarmé ». Chez les littérateurs, Mondor est devenu un professionnel de la critique littéraire, comme en témoigne Roger Nimier en écrivant à Céline : « Reconnaissons à Mondor cette qualité, étrange chez un critique littéraire, de bien aimer la littérature » (Céline, *Lettres à la NRF*, 501). *Le Journal* du 22 avril 1943 mentionne en outre que c'est en critique littéraire qu'il a intégré l'Académie Mallarmé aux côtés de Léon-Paul Fargue, Charles Vildrac, Paul Fort ou Félix Fénéon.

### III. Réseaux éditoriaux

Sa réputation de spécialiste de Mallarmé lui permet alors d'imposer la double appartenance du savant et de faire dialoguer les disciplines à l'occasion d'un même exercice, celui de la biographie que Mondor a puissamment contribué à renouveler en en faisant le lieu par excellence de regroupement et d'étude des archives et des témoignages. Rédacteur de pas moins de six biographies de Mallarmé, il recherche, accumule, publie les documents, lettres, journaux qu'il peut collecter sur Mallarmé, principalement, mais aussi Verlaine, Valéry, Rimbaud, Barrès et Claudel : il publie ainsi à la NRF en 1939 *L'Amitié de Verlaine et Mallarmé*, en 1941, *La Vie de Mallarmé*, en 1944, *Mallarmé plus intime*, en 1948, *Histoire d'un faune*, en 1951, *Eugène Lefébure, sa vie - ses lettres à Mallarmé*, en 1961, *Autres précisions sur Mallarmé et inédits*, mais aussi en 1955 *Rimbaud ou le génie impatient*. Dans le même temps, il publie des biographies de nombreux savants comme *Pasteur* (Corrêa, 1945), *Dupuytren* (Gallimard, 1945), et une synthèse *Anatomistes et chirurgiens*, aux éditions Frangrance en 1949. Loin du positivisme universitaire et du sentimentalisme subjectiviste, il inaugure une méthode dérivée de l'analyse

clinique des documents qui vaut pour les deux disciplines et confère ainsi au récit de vie un caractère scientifique qu'il n'avait pas à une époque où les biographies romancées émanant des « littérateurs » n'avaient pas bonne réputation.

En outre, son activité de directeur de collection, à la fois chez Masson pour les ouvrages de médecine et chez Gallimard pour *Vocations* à partir de 1954, va lui servir à créer de nouveaux réseaux sur cette méthode biographique. En effet Mondor fera de la collection *Vocations* un espace de dialogue entre médecins et littérateurs autour des documents rassemblés en vue des biographies de « phares » des deux disciplines. Il annonce son objectif en ces termes sur la quatrième de couverture de l'ouvrage inaugural, *Mallarmé lycéen* :

Il s'agira dans la collection *Vocations* de retrouver le moment où de grands hommes ont eu la révélation d'eux-mêmes ; d'étudier les chemins douloureux ou faciles, par où ils ont été conduits, parfois très tôt, parfois très tard, à cette prise de conscience de leur personnalité, de définir enfin, par un examen de leurs années d'apprentissage poursuivi jusqu'à l'affirmation définitive de leur vocation, les moyens par lesquels ils sont devenus de grands hommes. Bref, comment ils se sont réalisés, fût-ce dans l'échec qu'il leur a fallu prendre pour y parvenir. (Mondor, *Mallarmé lycéen*, Quatrième de couverture).

Il y expose une méthode commune au biographe et au médecin ainsi que la visée pédagogique de sa collection :

Elle [cette collection] a été conçue pour un large public et plus particulièrement pour la jeunesse. Elle aura pour sujet la découverte, par chacun de ceux dont il sera question, de sa propre « vocation » [...]. Si, pour employer le langage des cliniciens, cette collection fournissait de « belles observations », il deviendrait peut-être plus aisé de découvrir, avec bien des nuances, un syndrome du génie.

L'emploi du vocabulaire médical pour tracer la feuille de route de la collection montre bien la volonté d'appropriation productive des méthodes d'observations médicales par la critique littéraire. La volonté de Mondor en créant sa collection, c'est bien de l'établir en réseau pour concrétiser le dialogue et la collaboration entre médecins et écrivains. Il les sollicite ainsi tour à tour pour écrire sur leur « grand homme » : Laennec, Mallarmé, Poincaré, Gide, Victor Hugo, Proust, Bergson, Flaubert sont prévus. De grands ouvrages naîtront de cette volonté comme celui que Jean Delay consacre à la jeunesse de Gide en 1956 avec l'aide de Roger Martin du Gard et Jean Schlumberger. Édouard Rist évoque en outre Laennec et le poète André Bellivier, Henri Poincaré. André Ferré décrira *Les Années de collège de Marcel Proust* en 1959. Mondor a même voulu entraîner François Mauriac dans un projet autobiographique quasi analytique en 1954. Dans sa correspondance conservée dans le fonds Mondor la Bibliothèque Jacques Doucet une lettre datée de cette année-là en témoigne : « Dites-moi : qui pourrait faire, sinon vous même, dans

la collection dont je vous ai parlé, votre *Vocation* [...] Quel chant vous en composeriez ! » Mauriac ne donnera pas suite. Mais le refus des universitaires contactés est sans doute le plus important échec de cette collaboration et de cette tentative de réseau étendu à l'université : en septembre 1954 Étiemble refuse car il croit un « Rimbaud lycéen » infaisable comme il l'affirme dans une lettre inédite également conservée dans le même fonds. Ce fonds contient des lettres de Bornecque et de Béguin qui boudront aussi cette expérience interdisciplinaire. L'université n'est pas prête à ce type de travail.

#### IV. Faire correspondre

Cette correspondance de Mondor découverte en 2013 à la Bibliothèque Jacques Doucet (Céline, *Lettres à Henri Mondor*, 7) a permis de prendre en compte l'importance des échanges à travers les réponses adressées au chirurgien ainsi que l'efficacité de cette image de grand chirurgien lettré renouvelant les études mallarméennes pour diffuser la performance de ces travaux menés dans les deux disciplines. De nombreux écrivains et/ou médecins en prennent acte et réagissent. Plusieurs lettres de Georges Duhamel s'inscrivent dans cet objectif, par exemple le 15 mars 1941 :

Si nous avons tous pris le départ, jadis, avec, au cœur, le désir d'une vie pure et vraiment noble, c'est à Mallarmé que nous en sommes redevables. Nous ne savions alors presque rien de ce que vous révélez aujourd'hui : nous le devinions.

Puis le confirme le 4 janvier 1955 :

Une fois de plus, vous m'avez appris beaucoup de choses. Je mesure le chemin parcouru depuis l'article que j'écrivis en 1912. Vous avez fait ce que nous attendions de vous. Vous avez projeté des clartés sans cesse plus vives sur ce que l'on serait tenté d'appeler le mystère Mallarmé. Grâce à vous aussi le « phénomène-Mallarmé » s'inscrit plus intelligemment dans l'histoire de la poésie française.

L'écrivain et critique Lucien Daudet lui écrit à son tour, le 20 avril 1941, dès la réception de son *Mallarmé* :

C'est vraiment la nouvelle création d'un être, en même temps que la patiente explication de son génie. J'ai rarement aussi bien connu quelqu'un que, grâce à vous, je ne commence à connaître Mallarmé. Et aussi, quelle charmante évocation de toute une époque, avec quel souci de l'exactitude dans les moindres détails.

D'autres hommes et femmes de lettres s'expriment sur le sujet comme Pierre Benoît, Henry Bordeaux, Marthe Bibesco, Jean Paulhan avec qui Mondor eut une correspondance très suivie, ainsi que des artistes comme Nadia Boulanger ou Jean-Louis Barrault. Il ouvrira même le cercle aux politiques de tous bords. Les effets de

cette circulation à la fois de l'ethos critique de Mondor et de sa méthode en seront une reconnaissance très officielle de ses travaux sous la forme de la mise au programme des universités des études Mallarméennes. Marie-Jeanne Durry, directrice de l'ENS de Sèvres, dans une lettre du 10 mars 1959, se montre reconnaissante à Mondor d'avoir permis, grâce à ses réseaux, de mettre Mallarmé au programme de la licence de 1960.

Ces échanges mettent en avant la puissance de cette figure médico-littéraire et surtout un nouveau modèle de recherche sur les écrivains qui rejoint l'émergence de l'ethnologie comme science dans les années trente, celle de l'observation clinique des documents. Mondor a longuement insisté, dans un autre questionnaire tapuscrit du fonds Mondor de la BLJD titré « Vocation », sur la nécessité d'« observer avec vérité et décrire avec une vive espérance de servir, de secourir. De même, en histoire littéraire, [a-t-il] préféré aux caprices de l'hypothèse et au narcissisme des interprétations, la patience des vérifications *et l'apport de quelques faits ou textes inconnus* ». Et il ajoute ce rappel de sa méthode :

Dans mon petit volume sur Rimbaud j'ai proposé, avec les précautions de quelqu'un à qui les règles intransigeantes de l'asepsie ont appris la prudence, une explication du silence de Rimbaud.

La connaissance qu'il a acquise des personnalités marquantes, des acteurs principaux de la société permet à Mondor à partir des années cinquante d'élargir ses réseaux au moyen de divers assemblées savantes ou prix qu'il crée, préside ou auxquels il participe et qui servent de porte-voix à ses idées. Il entre ainsi au Comité de lecture de la Comédie française en 1955, puis à celui de l'Opéra de Paris. Il accueille avec enthousiasme l'idée de *La Vie médicale* de créer en 1951 un prix « François de Neufchâteau » pour « honorer l'amour des lettres chez les savants », selon la présentation qu'en font Jérôme et Jean Tharaud dans le numéro de juin 1951 :

Sous le patronage de *La Vie médicale*, il est chaque année, attribué un prix de 200.000 francs [environ 2000 euros] à une œuvre littéraire en prose et en langue française par un membre du Corps Médical.

Ce prix, auquel même Louis-Ferdinand Céline voudra concourir (Céline, *Lettres à Henri Mondor*, 75), agit comme une reconnaissance.

## V. L'humanisme du document

Cet intérêt pour le document, cette volonté de rassembler et de sauvegarder pour observer est constante chez Mondor qui en fait la justification de ses travaux à la croisée des disciplines. Sa démarche comporte aussi un objectif de conservation

patrimoniale ; elle est constitutive de l'humanisme tel qu'il le conçoit et prend encore plus d'ampleur dans les années cinquante, où les témoignages concrets de l'existence de « grands hommes » sont valorisés comme preuves d'humanité et de visibilité culturelle. Si les documents de ou sur Mallarmé avaient pu permettre à Mondor d'établir des connexions entre écrivains et médecins, c'est un autre écrivain qui lui est cher, Marcel Proust, qui lui servira à établir ses derniers réseaux autour de la conservation des lieux de vie de l'auteur de la *Recherche*. L'investissement du chirurgien comme premier président de l'Association des Amis de Proust (1950-1962) est un symbole de son activité. La conservation de la maison de la tante Léonie comme ancrage dans le paysage géographique et géopolitique émane en effet de sa volonté de promouvoir les preuves tangibles de l'humanisme contre la barbarie. Comme le rappelle Delphine Saurier, « il s'agit de faire découvrir un écrivain et son œuvre pour favoriser l'épanouissement intellectuel, émotionnel et moral des individus » et surtout de conférer « une "utilité" trans-historique à l'œuvre de Proust, légitimant l'instauration du culte proustien : la compréhension de soi et de l'Autre » (Saurier, 542).

L'intérêt de Mondor porté à Proust après Mallarmé relance d'ailleurs les réflexions sur les interactions entre littérature et médecine, comme le montre un article de Jacques de Lacretelle « *In memoriam* Henri Mondor » qui revient sur la « dévotion » de Mondor envers son métier et « à son culte de la littérature » (Lacretelle, 17) :

La mort d'Henri Mondor, unanimement déplorée dans les lettres, a été une perte sensible pour notre Société dont il était le premier Président. Il n'avait jamais écrit longuement sur Proust. Mais un avant-propos publié dans le premier numéro du Bulletin montre qu'il l'avait lu de très près. D'ailleurs ses méthodes analytiques et critiques n'étaient pas sans rappeler l'intuition proustienne, faite de patience et de précision pour mettre au jour le secret des êtres. Il y a, chez Proust, une observation clinique, qui est bien près de la science médicale. Il y a même une technique analogue à celle du chirurgien qui soulève les chairs et sépare les ramifications des nerfs. C'est ainsi, on le sait, que de nombreux témoins, assistant aux opérations faites par Robert Proust, le frère de Marcel, ont reconnu certaines similitudes - ou plutôt certaines correspondances - avec l'art exact, délicat et ferme qui conduit l'analyse proustienne. Je crois que si Mondor n'a publié aucune étude sur Proust, ce n'est pas faute d'admiration, (nous en avons souvent parlé ensemble) mais par le désir de ne pas aborder un sujet qui avait déjà été approfondi par tant d'autres. Mondor était un chercheur, curieux de l'inédit, jaloux de son travail.

Lacretelle fait sans doute allusion à Georges Duhamel qui, dans le *Trio pour Mondor*, avait fait, dès 1939, le rapprochement entre le geste chirurgical de Robert Proust et l'observation clinique de son frère :

Il m'est arrivé, naguère, de faire, entre la phrase chirurgicale de Robert Proust et la phrase littéraire de son frère Marcel, une sorte de comparaison. Chez l'écrivain comme chez le praticien, on trouvait les mêmes détours, les mêmes longueurs, les

mêmes repentirs, les mêmes subtiles hésitations, les mêmes complexités balbutiantes. [...] Il [Mondor] parle parfois comme un admirateur de Proust, il écrit, si le vent l'y porte, comme un fervent de Mallarmé ; mais, quand il prend le bistouri, soudain net, soudain cristallin, il opère, avec rigueur, dans le style d'Anatole France. (Georges Duhamel, *Trio pour Mondor*, non paginé).

Ni Mondor, ni Lacretelle ne rappellent cependant comment Proust avait, par avance, condamné le clinicien à n'être qu'un excellent professionnel, pas un humaniste ni un homme de culture et réfuté la voie de l'observation clinique :

Alors nous comprîmes que Cottard, tout en me trouvant, comme il le dit dans la suite, assez asthmatique et surtout « toqué », avait discerné que ce qui prédominait à ce moment-là en moi, c'était l'intoxication, et qu'en faisant couler mon foie et en lavant mes reins, il décongestionnerait mes bronches, me rendrait le souffle, le sommeil, les forces. Et nous comprîmes que cet imbécile était un grand clinicien. (Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 491)

Faisant la synthèse, Jean Grenier écrivait à Mondor, le 3 juin 49, qu'il admirait en lui « une si étonnante érudition littéraire et médicale et, bien plus encore un si riche et si profond *humanisme* » (Fonds Mondor, BLJD). Le soulignement montre combien Mondor avait su incarner cette figure médico-littéraire et l'imposer comme celle de l'humaniste à l'époque moderne : un observateur et un conservateur. Acteur clé de l'évolution des rapports entre milieux médicaux et littéraires il a construit une figure incontestée, statufiée et très puissante du « chirurgien critique littéraire » qui œuvre dans des sphères médicales, universitaires, dans la république des lettres comme dans les cercles mondains et qui, *in fine*, dépassera les frontières : « Special qualities of mind and circumstance combined in the case of Henri Mondor to permit him to lead a double life with equal success in both roles » (Ober, 222).

### Ouvrages cités

Alain, Duhamel Georges, Valéry Paul, *Trio pour Mondor*, Prélude par Colette, Gauthier-Villars, Paris, 1939.

Céline Louis-Ferdinand, *Lettres à Henri Mondor*, édition établie, présentée et annotée par Cécile Leblanc, Paris, Gallimard, 2013.

Céline Louis-Ferdinand, *Lettres à la NRF : choix 1931-1961*, édition établie, présentée et annotée par Pascal Fouché, Paris, Gallimard, 2011.

Lacretelle Jacques de, « *In memoriam Henri Mondor* », Bulletin des amis de Marcel Proust et de Combray n°13, 1963.

Leblanc Cécile, « Science et biographie : renouvellement d'un genre décrié ? L'exemple d'Henri Mondor », *Panthéons littéraires et savants XIXème-XXème siècles*, études réunies par Évelyne Thoizet, Nicolas Wenlin et Anne-Gaëlle Weber, Artois Presses université, 2012, p. 118-128.

Mondor Henri, *Hommes de qualité*, Paris, Gallimard, 1939.

Mondor Henri, *Paul Lecène*, Paris, Masson et Cie, 1931.

Mondor Henri, *Titres et travaux scientifiques*, Paris, Masson, 1961

Ober William B. « Henri Mondor, surgery and french letters », *NY State Journal of medicine*, New York, 1<sup>er</sup> septembre 1972.

Proust Marcel, *Jean Santeuil*, Paris, Gallimard, 1952.

Proust Marcel, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, vol. II, 1987.

Saurier Delphine, « Proust dans ses meubles. Patrimonialisation de la Maison de tante Léonie », *Ethnologie française* 3/2007 (Vol. 37) , p. 541-549 URL : [www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2007-3-page-541.htm](http://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2007-3-page-541.htm). DOI : [10.3917/ethn.073.0541](https://doi.org/10.3917/ethn.073.0541).

Snow Charles, *Les Deux cultures*, [The two culture and the scientific révolution ], traduction de Claude Noël, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1968.

Wanlin Nicolas, « Présentation », *Panthéons littéraires et savants et savants XIXème-XXème siècles*, études réunies par Évelyne Thoizet, Nicolas Wanlin et Anne-Gaëlle Weber, Artois Presses université, 2012, p. 113-115.